



BOUCHE-À-OREILLE



Avec son autorité habituelle, Mrs Watkins se plaça devant la fenêtre et émit trois augures. Premièrement, un orage éclaterait en fin d'après-midi. Deuxièmement, les tulipes sortiraient tard, cette année. Troisièmement, une nouvelle extraordinaire allait bientôt lui être portée.

En mars, les averses impromptues étaient quotidiennes à Greenhead. Dans cette région au climat rude, les tulipes poussaient toujours plus tardivement qu'au sud de l'Angleterre. Quant à la nouvelle extraordinaire, il suffisait d'observer la rapidité avec laquelle la voisine, Mrs Barrett, traversait l'allée, pour conclure qu'elle amenait une information de la plus haute importance.

Car la brave Mrs Barrett ne se pressait jamais. Ses jambes courtes n'avaient pas été conçues à cet effet. Et pourquoi se dépêcher, quand on vivait dans une région reculée où rien ne se passait jamais? Depuis le dernier bal, donné par la ville pour fêter le premier jour de l'an 1813, Greenhead s'était engourdi dans deux mois d'ennui pesant.

Et voilà que Mrs Barrett courait à la porte des Watkins.

Mrs Watkins tira sur sa jupe, tapota son chignon, sonna

pour le thé, s'assit, prit une longue inspiration. Quand le majordome annonça Mrs Barrett, elle affichait le détachement le plus distingué.

– Linda! Quel plaisir! dit-elle, et dans ces trois mots elle parvint à insuffler à la fois la surprise et l'enthousiasme.

– Ma chère! dit Mrs Barrett, qui de son côté n'insuffla rien, étant très essoufflée.

Mrs Watkins versa le thé, offrit un biscuit et toutes les petites phrases d'usage. Elle s'en débarrassa aussi vite qu'il était acceptable : platitudes sur les confitures préparées par sa cuisinière, les camélias qui égayaient les parterres en hiver, le dernier bal qui datait de si loin.

Enfin, Mrs Barrett reposa sa tasse, poussa un soupir et sembla prête à lâcher le morceau. Mrs Watkins se pencha en avant. Elle était presque tendue, ce qui était une véritable gageure dans ce corps tout en mollesse : chignon tremblotant, lèvres affaissées, cou plissé, épaules tombantes, ventre coulant. Les chairs flasques de Mrs Watkins ne tenaient ensemble que par une volonté de fer. Cette énergie brûlait dans un unique but : bien marier ses trois filles.

Les boucles de Mrs Barrett s'agitaient sous son bonnet, tant elle brûlait de parler.

– Ce biscuit est délicieux, dit-elle. Vous félicitez la cuisinière pour moi.

Mrs Watkins, sur les charbons ardents, la remercia.

– Mais j'oubliais! Bien sûr, vous avez appris la nouvelle? ajouta Mrs Barrett.

Mrs Watkins secoua impatiemment la tête. Même le majordome, debout dans un coin du salon, inclina une oreille.

– Vraiment? Vous ne savez donc pas?

Mrs Watkins était sur le point d'imploser. Heureusement, Mrs Barrett ne pouvait contenir plus longtemps sa révélation.

– On raconte que le fils de lord Handerson se cherche une épouse! s'écria-t-elle.

– Comment?

Mrs Watkins faillit en lâcher sa tasse. Comme la nouvelle était proprement révolutionnaire, elle répéta: «Comment?» encore une ou deux fois, sous le regard satisfait de Mrs Barrett.

– Mais je croyais Blenkinsop Castle déserté! dit-elle enfin. Le domaine est à l'abandon! Son fils? Mais oui, il avait pourtant un fils! Il y a si longtemps... Je le pensais, peut-être, parti à Londres, chez un grand-oncle... ou dans les colonies... qui donc se souvient de lui? Tout cela est si loin!

Mrs Watkins en perdait sa syntaxe. Mrs Barrett, étant passée par la même commotion quelques minutes plus tôt, opinait vigoureusement.

– Blenkinsop Castle! Je n'y suis plus allée depuis le mariage... continua Mrs Watkins. Vous rappelez-vous?

– Enfin, ma chère! Comment l'oublier?

Le mariage dont il était question avait eu lieu un quart de siècle plus tôt. Le duc de Handerson épousait lady Statter. Il était de la meilleure naissance et elle, orpheline, apportait une fortune colossale. Les festivités avaient été d'un luxe inouï. En s'installant à Blenkinsop Castle, le couple avait assuré l'essor du duché: sur leur grand domaine bordant la forêt, ce n'étaient que bals, feux d'artifice, représentations théâtrales, chasses, thés, parties à cheval et sur l'eau.

Hélas, leur mariage avait connu un tragique revers. La jeune

épouse était décédée trois ou quatre ans après avoir eu un fils. Le duc avait cessé de recevoir. Un jour, on avait appris sa mort, et les portes de Blenkinsop Castle s'étaient définitivement fermées.

Le malheur des Handerson avait été l'objet de toutes les conversations à Greenhead pendant des années. On regrettait les divertissements qu'ils pourvoyaient. On adorait s'apitoyer sur la cruauté de leur sort : tant de rigueur envers des jeunes gens prédestinés à un si grand bonheur ! On aimait aussi à évoquer l'enfant, cet orphelin que personne ne connaissait, ce futur héritier durement frappé par le destin.

Puis, peu à peu, les Handerson avaient cessé d'occuper les langues. Il fallait bien renouveler les causeries de salon. Les années avaient passé. Les pâturages, fermes, moulins avaient été laissés en friche. Le parc autour du château était tellement envahi par les ronces que même les braconniers avaient renoncé à franchir la futaie. Une impénétrable barrière végétale protégeait Blenkinsop Castle. Et voilà que, de l'autre côté, on apprenait l'existence d'une merveille. Non pas une princesse endormie et tous ses gens, mais mieux encore : un bon parti.

Mrs Watkins calcula qu'il devait avoir vingt ans au plus. C'était certainement un homme beau et bien fait. Ou pas : qu'importe, puisqu'il était l'héritier d'une fortune qu'elle osait à peine mesurer ! Et il était là, si proche, à quelques lieues de la maisonnée ! Elle en palpait d'émotion.

— Il se dit que le jeune lord Handerson a une rente de plus de 80 000 livres sterling, dit Mrs Barrett dans un souffle, tellement ce montant était indécent.

Cette fois, Mrs Watkins renversa sa tasse.



Les Watkins étaient bien pourvus en domestiques. Aussi, chez eux, la moindre nouvelle franchissait les étages en quelques secondes. À l'instant où Mrs Barrett sonnait à la porte, on chuchotait déjà dans les cuisines que Madame s'intéressait à un nouveau prétendant. Le thé n'était pas encore versé que tout le personnel connaissait son nom.

Sadima, la femme de chambre des filles Watkins, courut leur transmettre la nouvelle.

- Est-il riche? demanda l'aînée.
- Est-il beau? demanda la cadette.
- Est-ce qu'il est gentil? demanda la benjamine.

On ne pouvait répondre qu'à la première question, mais elle rendait les deux autres caduques. Avec 80 000 livres de rente, lord Handerson pouvait se permettre d'être bossu, velu, couvert de boutons, de sentir mauvais ou d'aimer torturer les chatons: toutes les demoiselles de Greenhead se presseraient pour l'épouser.

Les filles Watkins s'appelaient Margaret, Maria et May. Il faut ici saluer la rigueur de leur maman qui, si elle avait eu des garçons, les aurait baptisés Jonathan, Jonas et John. Mais Dieu avait voulu lui donner trois filles. Après quoi, elle avait informé son mari qu'elle n'aurait plus d'enfants. Si une quatrième fille lui était née, dans un souci de continuité, il aurait fallu l'appeler Ma ou M', ce qui n'était pas convenable.

Quand elles apprirent le montant de la rente du jeune lord, les filles Watkins réagirent comme il se devait: Margaret se pâma, Maria fut prise de vapeurs presque mortelles qui faillirent